

**La francophonie et le cosmopolitisme : le cas de la noblesse russe (deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> – début du XIX<sup>e</sup> siècle)**

Vladislav Rjeoutski

► **To cite this version:**

Vladislav Rjeoutski. La francophonie et le cosmopolitisme : le cas de la noblesse russe (deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> – début du XIX<sup>e</sup> siècle). Être citoyen du monde. Entre destruction et reconstruction du monde : les enfants de Babel XIVE-XXIe siècles, 2015, ISBN 978-2-7442-0198-1. <hal-01291575>

**HAL Id: hal-01291575**

**<https://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/hal-01291575>**

Submitted on 21 Mar 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**VLADISLAV RJEOUTSKI<sup>1</sup>**

**LA FRANCOPHONIE ET LE COSMOPOLITISME :  
LE CAS DE LA NOBLESSE RUSSE  
(DEUXIEME MOITIE DU XVIII<sup>e</sup> – DEBUT DU XIX<sup>e</sup> SIECLE)**

La francophonie est l'un des traits culturels marquants des élites européennes pendant une longue période. Elle a souvent été associée, dans la culture russe comme dans les cultures de certains pays européens, à une certaine distanciation vis à vis des origines nationales, au sentiment d'appartenance à une communauté transnationale, en un mot, au cosmopolitisme. Dans cet article, nous allons d'abord montrer comment la relation entre la francophonie et le cosmopolitisme est construite en Russie sur des plans différents, dans la période qui nous intéresse, à savoir la deuxième partie du XVIII<sup>e</sup> et le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, période qui est celle de la diffusion du français et de son plein épanouissement en Russie. Dans la deuxième partie, nous présenterons quelques cas permettant de relativiser les idées sur la relation entre l'usage du français et le cosmopolitisme, qui ont trouvé leur expression dans les œuvres littéraires et le débat intellectuel de l'époque. Il convient d'abord de préciser ce qu'on entendait par cosmopolitisme pendant cette période et quelles étaient les conditions ayant favorisé l'attitude cosmopolite à cette époque.

***Le cosmopolitisme : un mot plein de sens***

L'attitude cosmopolite, dont la mobilité géographique est l'une des marques, est favorisée au XVIII<sup>e</sup> siècle par les théories populationnistes qui prônent l'accueil des étrangers, car une population dense donne des avantages considérables à l'État. Ce point de vue trouve son expression notamment dans l'*Encyclopédie* (articles « Etranger » et « Naturalisation »). Tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, la mobilité des spécialistes continue d'être considérée comme un moyen rapide d'accéder aux savoir-faire et de faire avancer les progrès technologiques.

L'époque des Lumières est marquée par une circulation accrue des savoirs et une intense communication intellectuelle transnationale, qui font que certains considèrent que « la patrie d'un homme d'esprit est partout »<sup>2</sup>. Voltaire prône une sorte de cosmopolitisme politique : pour lui, la patrie est

---

<sup>1</sup> Deutsches Historisches Institut Moskau (Institut Historique Allemand de Moscou).

<sup>2</sup> C'est le point de vue de La Mothe Le Vayer dans son traité *De la patrie et des étrangers*. Voir D. ROCHE, *Les circulations dans l'Europe moderne, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 2011, Kindle Edition, lignes 9408-9409.

dans la « meilleure des Républiques » ; on ne peut pas être patriote d'un État qui est despotique ou injuste ; souvent, en voulant être patriote, on devient l'ennemi du genre humain : « souhaiter la grandeur de sa patrie, c'est souhaiter du mal de ses voisins »<sup>3</sup>. C'est le mot d'ordre d'un groupe qu'on associe avec le cosmopolitisme au XVIII<sup>e</sup> siècle, celui des « philosophes » et des gens de lettres<sup>4</sup>. Si le jeune Rousseau le rejoint, il s'en distancie plus tard, quand le cosmopolitisme est de plus en plus associé avec le relativisme moral et le déni de tout patriotisme, attitude symbolisée par *Le Cosmopolite, ou le Citoyen du monde* de Fougeret de Montbron (1750). Si Rousseau considère, comme Voltaire, qu'il faut être libre et heureux dans sa patrie, il prône une relation beaucoup plus exclusive à son pays, qui est aux antipodes du cosmopolitisme des philosophes. Il va jusqu'à des sorties assez virulentes à leur encontre : « Par où l'on voit ce qu'il faut penser de ces prétendus cosmopolites qui justifient leur amour de la patrie par leur amour pour le genre humain, se vantent d'aimer tout le monde, pour avoir le droit de n'aimer personne »<sup>5</sup>. Si Voltaire voit le cosmopolitisme des Lumières comme une sorte d'idéal, Rousseau, au contraire, s'emporte : « Il n'y a plus, aujourd'hui, de Français, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglais même quoi qu'on en dise, il n'y a que des Européens ; tous ont les mêmes goûts, les mêmes passions, les mêmes mœurs, parce qu'aucun n'a reçu de formation nationale particulière »<sup>6</sup>.

L'*Encyclopédie*, avec le chevalier de Jaucourt, adopte une position équilibrée : les lois de la patrie assurent nos libertés, il n'est point de patrie sous le despotisme ; le patriote chérit sa patrie au-dessus de tout. Il y a une double dynamique : l'amour de la patrie conduit à la bonté des mœurs et la bonté des mœurs conduit à l'amour de la patrie. On est loin de Fougeret de Montbron qui proclamait que les hommes sont les mêmes partout, qu'aucun pays ne mérite une considération particulière, et qui s'écriait : « tous les pays me sont égaux, pourvu que j'y jouisse en liberté de la clarté des cieux »<sup>7</sup>. Jean-René Suratteau relève donc deux acceptions du mot cosmopolitisme au XVIII<sup>e</sup> siècle : solidarité humaine d'une part, et sentiment de manquer d'appartenance nationale d'autre part.

Le développement de la notion de « cosmopolitisme » est lié aux notions de « patrie » et de « nation », qui prennent au XIX<sup>e</sup> siècle des accents plus marqués. La nation est vue comme supérieure aux monarchies. En Allemagne on parle alors de *Nationalgeist*, d'esprit de la nation, ce qui marque un glissement important dans la compréhension de la nation, vue non plus comme un contrat volontaire qui lie les individus, mais comme une réalité qui s'affirme par l'action inconsciente, le *Volksggeist* ou l'esprit du

<sup>3</sup> VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, article « patrie ».

<sup>4</sup> W. FRIJHOFF, article «cosmopolitisme», in : V. FERRONE et D. ROCHE (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris : Fayard, 1999, p. 35.

<sup>5</sup> Jean-Jacques ROUSSEAU, *Contrat social*, cité d'après J.-R. SURATTEAU, «Cosmopolitisme et patriotisme au siècle des Lumières», *Annales historiques de la Révolution française*, n°253, 1983, p. 364-389, ici p. 368.

<sup>6</sup> Cité d'après : *ibid.*, p. 369.

<sup>7</sup> J.-L. FOUGERET DE MONTBRON, *Le Cosmopolite, ou le Citoyen du monde*, cité d'après : *ibid.*, p. 381.

peuple de Herder, qui s'affirme donc indépendamment de l'individu, et qui se manifeste par les coutumes, par la langue, par les mythes, etc.<sup>8</sup>

En russe, le mot est pour la première fois utilisé dans les années 1760 et apparaît d'abord dans les traductions d'œuvres européennes<sup>9</sup>. Vers le début du XIX<sup>e</sup> siècle, il entre dans les dictionnaires<sup>10</sup>. Bien que le « Corpus national de la langue russe », qui fait autorité, ne contienne qu'une douzaine d'exemples pour la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, il permet néanmoins d'affirmer que le mot « cosmopolite » et ses dérivés étaient couramment utilisés en russe bien avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Franck Grüner, en étudiant les associations d'idées que suscite le mot « cosmopolitisme » dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement au début du XX<sup>e</sup>, montre qu'il est de plus en plus associé avec les juifs considérés, particulièrement dans les milieux de l'extrême droite russe, comme des ennemis de la Russie et de la monarchie russe<sup>12</sup>. Si cette évolution est le fait du radicalisme politique et de la montée de l'antisémitisme en Russie, surtout après l'assassinat d'Alexandre II en 1881, le mot « cosmopolitisme » et ses dérivés, comme le remarque à juste titre Franck Grüner, ont toujours eu en Russie des accents négatifs, présents déjà, on l'a vu, dans les débats du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, le « Corpus national de la langue russe » contient presque sans exception des exemples qui montrent que le sens donné à ce mot est négatif. L'écrivain M.N. Zagoskine oppose la définition positive du mot (« une personne qui se soucie du bien commun de l'humanité ») à ce qu'il affirme être la réalité de ceux qui se parent de ce mot, qui ne pensent au bien de personne, sauf à leur propre bien<sup>13</sup>. Avant lui, Nikolaï Karamzine, dans son *Histoire de l'État de Russie*, prend également ses distances par rapport à la notion positive du mot « cosmopolite », en affirmant que le vrai cosmopolite est un être « métaphysique » et improbable<sup>14</sup>.

Ce cosmopolitisme intellectuel se double de, et quelquefois se confond avec un cosmopolitisme mondain, comme on le verra à travers l'exemple des familles aristocratiques russes. Les noblesses européennes assimilent un certain standard d'éducation, dont le Grand Tour devient un trait marquant,

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 378.

<sup>9</sup> Voir les exemples dans l'article « kosmopolit », dans You.S. SOROKINE *et alii* (dir.), *Slovar' rouskogo iazyka XVIII veka* [Dictionnaire de la langue russe du XVIII<sup>e</sup> siècle], St.-Petersbourg : Naouka, 1998, vol. 10, édition électronique : <http://feb-web.ru/feb/sl18/default.asp?feb/sl18/sla/sla.html> (consulté le 2.12.2014).

<sup>10</sup> Par exemple, le dictionnaire de N. YANOVSKI, *Novyi slovotolkovatel', raspolozhenyi po alfavitou* [Nouveau dictionnaire explicatif, dans l'ordre alphabétique], St.-Petersbourg, 1803-1806, vol. 1-3.

<sup>11</sup> C'est vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que fait remonter le début de son usage en russe, du moins de son usage dans la littérature, F. GRÜNER, « Nationalism and Anti-Cosmopolitanism in the Russian Radical Right and Soviet Ideology », in : S. LACHENICHT & K. HEINSOHN (dir.), *Diaspora Identities. Exile, Nationalism and Cosmopolitanism in Past and Present*, Francfort, New York, Capus Verlag, 2009, p. 93-108, ici p. 94.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 95-97.

<sup>13</sup> Les occurrences sont choisies parmi les citations données dans le « Corpus national de la langue russe », <http://www.ruscorpora.ru/> Cet exemple est tiré de M.N. ZAGOSKINE, *Moskva i moskvitchi* [Moscou et les moscovites], rédigé dans les années 1842-50.

<sup>14</sup> N.M. KARAMZINE, *Istoriia gossouidarstva Rossiiskogo* [L'histoire de l'État russe], vol. 1, cité dans <http://www.ruscorpora.ru/>

contribuant ainsi à la mobilité et au brassage culturel<sup>15</sup>. Dans l'Europe « française », les élites adoptent les pratiques de sociabilité mondaine avec notamment la mode du salon où les étrangers sont à l'honneur<sup>16</sup>. La diffusion de la franc-maçonnerie, par ses liens transnationaux et l'accueil des étrangers, favorise également les circulations et les attitudes cosmopolites<sup>17</sup>. On assiste donc à une sorte de transposition du cosmopolisme des idées sur celui du style de vie, responsable, comme le souligne Willem Frijhoff, de l'affaiblissement intellectuel du mouvement<sup>18</sup>.

***Le débat en Russie : l'usage du français, l'éducation  
« française » et le cosmopolitisme***

Au début du règne de Catherine II (1762-1796), le Corps des Cadets nobles de l'armée de terre, à Saint-Petersbourg, est touché par des réformes initiées par Ivan Betskoï, ministre de fait de l'éducation russe. On remarque l'insistance sur la langue russe : jamais auparavant on ne s'est autant préoccupé de l'apprentissage par les élèves de leur langue maternelle<sup>19</sup>. Désormais, toutes les matières non linguistiques doivent être enseignées en langue russe<sup>20</sup>. Qui plus est, Betskoï prône l'apprentissage du slavon, langue liturgique, afin « d'écrire en russe *correctement et avec éloquence*, et par là, de comprendre mieux nos livres saints »<sup>21</sup>. Si l'on voit déjà l'accent mis sur la connaissance de sa propre culture, et du slavon comme un élément constitutif de cette culture et de l'identité religieuse (car les livres liturgiques sont écrits en slavon), cette insistance sur la langue russe ne doit peut-être pas être mise sur le compte de la gallophobie, qui commence tout juste à se développer dans ces années, en réaction à la diffusion de l'usage du français dans la société. La gallophobie, certes, stimule la réflexion sur la langue russe et sa place dans la société, ce qui mènera, dans les années 1780, à la fondation de l'Académie russe sous la présidence de la princesse Ekaterina Dachkova et aux travaux sur le dictionnaire de la langue russe, et ce qui marquera aussi les travaux de la Commission pour l'établissement des écoles populaires. Il serait cependant plus juste de lier l'approche de Betskoï à l'influence sur lui des idées sur le naturel et l'artificiel, alors extrêmement répandues parmi les théoriciens de l'éducation, et qui trouvent leur

<sup>15</sup> Voir par exemple : R. BABEL et W. PARAVICINI (dir.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert. Akten der internationalen Kolloquien in der Villa Vigoni 1999 und im Deutschen Historischen Institut Paris 2000* [Grand Tour. Les voyages de la noblesse et la culture européenne du XIVe jusqu'au 18e siècle. Actes des colloques internationaux à la Villa Vigoni (1999) et à l'Institut historique allemand de Paris (2000)], Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2005.

<sup>16</sup> Voir cependant sur les limites de l'hospitalité du salon : A. LILTI, *Le monde des salons : Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 102-110, etc.

<sup>17</sup> Voir notamment : P.-Y. BEAUREPAIRE, *L'Autre et le Frère. L'Étranger et la Franc-maçonnerie en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998.

<sup>18</sup> V. FERRONE & D. ROCHE (dir.), *Le monde des Lumières* (op. cit.), p. 38.

<sup>19</sup> [I. BETSKOÏ], *Oustav imperatorskogo chliakhetnogo soukhopoutnogo kadetskogo korpoussa* [Le statut du Corps impérial des cadets nobles de l'armée de terre], St.-Petersbourg, Imprimerie du Corps des cadets de l'armée de terre, 1766, 1<sup>re</sup> pagination, p. 36, etc.

<sup>20</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> pagination, p. 63-65.

<sup>21</sup> Tr. du russe, *ibid.*, 2<sup>e</sup> pagination, p. 50 (l'italique vient de l'original).

expression dans l'*Emile, ou de l'éducation* de Rousseau, publié dans ces mêmes années (1762).

En 1783, un long article intitulé « Sur le sens du mot 'éducation' » paraît dans la revue *L'Interlocuteur (Sobesednik)*<sup>22</sup> ; il est publié anonymement par la princesse Ekaterina Dachkova, directrice de l'Académie des sciences et de l'Académie russe. Elle y évalue l'éducation donnée à leurs enfants par les nobles russes de la génération précédente. Selon elle, « nos pères voulaient nous éduquer de quelque manière que ce fût, pourvu que ce ne fût pas à la russe et, qu'en résultat de cette éducation, on ne ressemblât pas aux Russes »<sup>23</sup>. À l'entendre, tous les problèmes viennent de cette passion des Russes pour les Français car ceux-ci ne possèdent aucune des valeurs qu'on peut exiger d'un éducateur. Ces maîtres de danse, gouverneurs et gouvernantes étaient, selon elle, des va-nu-pieds dans leur pays, qu'ils quittaient souvent pour échapper à une punition méritée et pour venir dans le Nord se faire éducateurs de la noblesse<sup>24</sup>. Le ton de Dachkova est assez agressif. Elle parle des « sentiments ignobles » qu'imprime à son élève une « fille française souvent dépravée et de basse extraction », chargée de l'éducation d'une jeune fille russe ; elle tient ces éducatrices pour responsables du mépris que beaucoup de jeunes filles nobles éprouvent pour leur patrie ; sans cette éducation, celles-ci auraient mieux appris leur idiome national, auraient été de meilleures femmes, de meilleures mères, et de meilleures maîtresses de leurs domestiques<sup>25</sup>.

Plus tard, dans les années 1790, l'abbé Charles-Dominique Nicolle, l'un des pédagogues français les plus talentueux qu'on ait vus en Russie, futur recteur de l'Académie de Paris, fonde à Pétersbourg un Institut éducatif pour la grande noblesse russe, et le lycée Richelieu à Odessa. Reconnaisant les qualités de ce pédagogue, les témoins s'inquiètent néanmoins du contenu identitaire que l'abbé donnait à son enseignement : « La Russie confie l'éducation de ses jeunes élites à un pope français (l'abbé Nicolle) », écrit en 1818 Sabaneev. « Mettons qu'il soit homme d'excellentes mœurs avec les connaissances les plus étendues, mais connaît-il les intérêts de notre patrie sous ses différents rapports ? Leur inculquera-t-il l'amour de celle-ci ? »<sup>26</sup>.

Cette éducation, considérée comme cosmopolite, donc contraire à l'idéal d'un Russe patriote et orthodoxe, est dénoncée à plusieurs reprises. Le thème identitaire est progressivement introduit dans le débat. Un littérateur en vue sous Alexandre I<sup>er</sup> et Nicolas I<sup>er</sup>, Thaddée Boulgarine, affirme que les enfants nobles en Russie sont livrés à des précepteurs français qui ne sont pas dignes

<sup>22</sup> *Sobesednik* [*L'Interlocuteur*], 1783, partie 2, p. 12-28.

<sup>23</sup> E. DACHKOVA, « O smysle slova 'vospitani' » [Sur le sens du mot 'éducation'], in E. DACHKOVA, *O smysle slova vospitani* [Sur le sens du mot 'éducation'], St.-Pétersbourg, Dmitri Boulanine, 2001, p. 120 (publié pour la première fois dans : *Sobesednik* [*L'Interlocuteur*], 1783, partie 2, p. 12-28).

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 121-122.

<sup>26</sup> Tr. du russe. Lettre du prince M.S. VORONTSOV à S.N. Marine (1805) et celle d'I.V. SABANEEV au prince M.S. Vorontsov (1818), *Arkhiv kniazia Vorontsova* [*Archives du prince Vorontsov*], t. 36, 1890, p. 88, et t. 39, 1893, p. 461-462. Je remercie Dmitri Gouzévitch d'avoir attiré mon attention sur ces documents.

de s'occuper de l'éducation, que les élèves de ces précepteurs n'apprennent que des langues, et des notions superficielles en quelques sciences. Résultat : à dix-sept ou dix-huit ans, ils n'ont aucun savoir vivre et ne connaissent rien de la Russie ; il leur semble que tout ce qui existe en France est parfait ; pour eux, dit Boulgarine, « le summum de la sagesse, ce sont les règles dictées par les encyclopédistes »<sup>27</sup>.

À l'approche de l'armée de Napoléon, un triste fait divers se produit à Moscou. Nikolaï Véréchtchaguine, fils de marchand moscovite, traduit en russe, pour son propre usage, des discours de Napoléon tirés d'un journal étranger. Il montre cet écrit à des amis indiscrets, le texte devient connu du gouverneur général de Moscou, le comte Fedor Rostoptchine. Pour celui-ci, c'est la preuve de la haute trahison commise par ce jeune homme à l'égard de sa patrie. Véréchtchaguine est livré à une foule excitée rassemblée dans la cour de l'hôtel du gouverneur général. Rostoptchine dévoile l'identité du « coupable » dans le journal officiel de Moscou en précisant que le jeune homme a été « éduqué par un étranger », sa « trahison » apparaît donc comme la suite logique de cette formation<sup>28</sup>.

Après l'insurrection des décembristes en 1825, le nouvel empereur invoque dans son manifeste le « manque de connaissances solides » (c.-à-d. fidèles au gouvernement), le « luxe de demi-savoirs », et souligne le besoin d'établir une éducation à domicile qui fournira une « préparation à la morale » et contribuera à « répandre des vues du gouvernement »<sup>29</sup>. Sous le ministre de l'Éducation Alexandre Chichkov (1824-1828), figure emblématique du nationalisme russe, on souhaite même fermer purement et simplement tous les pensionnats éducatifs privés. On n'ose pas toucher à l'enseignement à domicile, mais le ministre dit clairement qu'il est tout au plus toléré et que seule l'éducation publique (qu'il appelle de façon significative « populaire »), mérite d'être approuvée par le gouvernement<sup>30</sup>. Cette dernière s'inspire, selon lui, de l'esprit du peuple, alors que l'éducation privée, entièrement entre les mains des étrangers, est « antipopulaire » et seulement capable de produire des cosmopolites qui se détachent de l'orthodoxie et de l'esprit national<sup>31</sup>. Les mouvements révolutionnaires de 1830 font peur au gouvernement russe qui s' imagine que des hordes de

<sup>27</sup> F. BOULGARINE, « O tsenzouré v Rossii i o knigopetchatanii voobchtche » [Sur la censure en Russie et sur l'imprimerie en général], *Vidok Figliarine : Pis'ma i agentournyé zapiski F.B. Boulgarina v III otdelenii* [Vidok Figliarine : Lettres et notes confidentielles de F.V. Boulgarine au III<sup>e</sup> département], publication, préface et commentaires de A.I. REYTLAT, Moscou, 1998, p. 46.

<sup>28</sup> V. ZEMTSOV, *1812. Pojar Moskvyy* [1812. L'incendie de Moscou], Moscou, Kniga, 2010, p. 32, 36-38.

<sup>29</sup> D. CHTCHEPKINE, « Moskovskii ouniversitet v poloviné dvadtsatykh godov » [L'université de Moscou au milieu des années 1820], *Evropeiskii vestnik* [Le Messenger de l'Europe], 1903, vol. 4, n°7, p. 229-230.

<sup>30</sup> O. SOLODIANKINA, « Frantsouzskii guberniory i gubernantki v Moskovskom i Peterbourgskom outchebnykh okrougakh (1820-1850) », [Les gouverneurs et les gouvernantes français dans les arrondissements scolaires de Moscou et de Saint-Pétersbourg (1820-1850)], in : A. TCHOUDINOV et V. RJEOUTSKI (dir.), *Frankoiazytchny guberniory v Evropé, XVII-XIX vv.* [Les précepteurs et les gouvernantes français en Europe, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles], p. 127-149, ici p. 133.

<sup>31</sup> On n'est pas très loin de la fameuse triade d'un autre ministre russe de l'Éducation, Sergueï Ouvarov, qui proclamera que les trois vraies valeurs des Russes sont l'orthodoxie, le pouvoir autocratique et l'esprit du peuple (*pravoslavi, samoderjavi, narodnost'*).

révolutionnaires déguisés en précepteurs vont déferler sur la Russie. Les règles pour l'entrée dans ce métier sont donc encore durcies et une vigilance extrême est demandée aux représentants diplomatiques russes à l'étranger. Sous Nicolas I<sup>er</sup>, la politique du ministère de l'Éducation nationale a donc clairement pour objectif de réduire le nombre d'enseignants étrangers dans le secteur privé.

Cette critique de l'éducation qui produit des cosmopolites s'appuie sur toute une tradition de gallophobie qui condamne l'usage immodéré du français. L'œuvre littéraire la plus marquante de ce mouvement intellectuel reste probablement le *Brigadier* de Fonvazine (1783). Le caractère des Russes y est opposé au caractère des Français. Les pages de certaines relations de voyage, comme celle du même Fonvazine, qui visite la France en 1777-1778, nous renvoient l'image d'un Français versatile<sup>32</sup>. L'opposition se fait selon un principe binaire : si les Français sont superficiels, les Russes sont profonds ; si les premiers sont hypocrites, les deuxièmes sont francs, etc. On voit que par certains côtés cette opposition rejoint celle qui sépare un cosmopolite d'un patriote, même si les deux ne coïncident pas entièrement.

Si la société russe est parfois, comme chez Fonvazine dans ses *Lettres de France*, présentée comme jeune, le besoin de montrer son enracinement dans la tradition séculaire nécessite de mettre l'accent sur l'origine ancienne de la culture russe. Plusieurs œuvres littéraires créées sous le règne de Catherine II (par exemple les pièces de Soumarokov) puisent leurs sujets dans l'histoire ancienne de la Russie. La conscience de la valeur et de l'ancienneté de sa propre culture permet de s'insurger contre l'influence envahissante de la France et de critiquer le discours (développé par Fontenelle et par Voltaire, pour ne citer qu'eux) selon lequel la civilisation russe n'existait pas avant Pierre le Grand qui aurait arraché la Russie « au néant ».

Tout comme en Allemagne, les guerres napoléoniennes conduisent en Russie à une prise de conscience de l'identité nationale qui se cristallise autour de plusieurs éléments. L'un de ces éléments est le peuple, d'autres sont l'orthodoxie et la langue nationale. Le russe devient un vecteur de cette identité nationale dont on prend mieux conscience. C'est d'une part la langue du peuple, du bas peuple s'entend, du moins dans l'imaginaire de beaucoup de nobles ; d'autre part le russe s'oppose de plus en plus nettement à la langue française (et à d'autres langues étrangères). Cette opposition est très bien exprimée par Tolstoï dans son célèbre roman *Guerre et Paix* : le français est la langue du beau monde pétersbourgeois et les personnages qui parlent le mieux cette langue sont souvent les plus négatifs dans la galerie de portraits créée par le romancier. Le français devient ainsi la langue de l'hypocrisie, de la duplicité, de la méchanceté (personnifiées par exemple par Hélène Bezoukhoff), et s'oppose à la franchise, à la droiture et à la simplicité du russe (personnifiées par exemple par Natacha Rostova qui, bien que noble, très significativement parle mal le français).

---

<sup>32</sup> H. GROSSE, J. PROUST, P. ZABOROV (éd., trad. et commentaires), Denis FONVIZINE, *Lettres de France (1777-1778)*, Paris CNRS ; Oxford, Voltaire Foundation, 1995.



Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un débat important sur la langue a lieu en Russie. Il s'agit de l'opposition de deux approches : une vision essentialiste, représentée notamment par Alexandre Chichkov, qui regarde la langue, dans la tradition romantique, comme la quintessence de la mentalité collective et de la tradition culturelle. L'approche opposée, qu'on peut caractériser comme nominaliste, et qui est surtout représentée par l'écrivain Nikolai Karamzine, voit la langue comme dépendant de l'évolution des besoins culturels et intellectuels de la société<sup>33</sup>. Par la suite, l'approche essentialiste a été surtout défendue par les Slavophiles qui ont souvent usé d'arguments linguistiques. Ainsi, certains éléments de la structure et des formes de la langue étaient interprétés comme révélateurs des caractéristiques du peuple. Par exemple le fait que le système temporel est peu développé en russe pouvait être regardé comme la preuve du rejet par les Russes de l'ultra-rationalisme des sociétés occidentales, pour lesquelles il est important d'ordonner les choses sur l'échelle temporelle. L'existence de beaucoup de constructions impersonnelles, sans sujet exprimé morphologiquement, pouvait être regardée comme une manifestation de la nature collective, non-individualiste des Russes<sup>34</sup>. Il faut peut-être mentionner que tous les acteurs de ces mouvements et de ces débats sont d'extraction noble.

Dans ses nombreux écrits, Chichkov utilise plusieurs fois le mot « cosmopolite ». Pour lui, celui qui se considère « l'homme du monde », et ne reconnaît pas sa famille ou sa tribu, s'exclut du genre humain. Les meilleurs boucliers contre la maladie de cosmopolitisme sont la foi et le développement de sa propre langue. Sans aller contre la connaissance des langues étrangères, Chichkov refuse leur apport dans le russe par l'emprunt lexical, comme cela se passait avec le français qui, à cette époque, était l'une des principales sources de mots nouveaux pour le russe. Pour lui, le russe doit puiser dans ses propres richesses et d'abord dans le slavon. En abusant du français, on ouvre la voie au cosmopolitisme qui est une philosophie destructrice et qui mène à une anarchie intellectuelle.

### *Les pratiques de la noblesse russe*

Les historiens d'aujourd'hui qui ont étudié les pratiques sociales de la noblesse francisée ne renoncent pas à l'image d'un groupe extrêmement cosmopolite. Elena Gretchanaïa, dans son étude récente de la littérature russe en langue française, parle du rejet de toute limitation spatio-temporelle par ces écrivains, tous faisant partie de la grande noblesse russe<sup>35</sup>. Gretchanaïa cite des cas d'écrivains russes francophones qui affichent un comportement mondain tout ce qu'il y a de plus cosmopolite. Ainsi, Elisaveta Divova exprime son désir de vivre et de mourir à Paris, où elle retrouve des

<sup>33</sup> B. M. GASPAROV, « The Language Situation and the Linguistic Polemic in Mid-Nineteenth Century Russia », in: R. PICCHIO, H. GOLDBLATT (eds), *Aspects of the Slavic Language Question. Vol. 2, East Slavic*, New Haven: Yale Concilium on International and Area Studies, 2004, p. 132.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>35</sup> E. GRETCHANAIA, « *Je vous parlerai la langue de l'Europe...* ». *La francophonie en Russie (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Bruxelles : Peter Lang, 2013, p. 22.

connaissances « de tous les pays » qu'elle a parcourus<sup>36</sup>. Qui plus est, ce cosmopolitisme semble les conduire au relativisme religieux : la princesse Natalia Ivanovna Kourakina, séjournant en France entre 1816 et 1830, se sent comme chez elle et ne trouve pas beaucoup de différences entre les messes catholique et grecque<sup>37</sup>. Cependant, tous les Russes à Paris sont loin de suivre ce modèle de comportement. La même Kourakina remarque que plusieurs « ne vont nulle part, et ne reçoivent presque personne »<sup>38</sup>.

L'éducation nobiliaire en Russie était axée sur l'acquisition des langues étrangères et du français en particulier. Cependant, seule la grande noblesse pouvait se permettre d'avoir des éducateurs étrangers compétents qui pouvaient donner à leur progéniture une éducation véritablement européenne. Nous savons que dans plusieurs grandes familles (les Vorontsov, les Stroganov, les Razoumovski, les Demidov, les Golitsyne, etc.), le niveau de maîtrise des langues étrangères de la génération qui naît vers le milieu du siècle est excellent. Il y a évidemment des exceptions, mais elles sont, dans ce groupe social, néanmoins assez rares. Selon une enquête européenne récente, la Russie est l'un des pays où l'usage du français dans le milieu de la noblesse (grande et moyenne) est alors le plus intense, et englobe le plus de sphères d'activité. La Russie, chose peut-être inattendue pour certains de ses chroniqueurs qui sont habitués à la voir au mieux emprunter les voies ouvertes par d'autres, se distingue sous ce rapport de plusieurs pays européens, même quand ils sont entrés plus tôt sur la voie de la francophonie<sup>39</sup>. Cette francophonie permet aux Russes d'intégrer les réseaux européens, qu'il s'agisse des correspondances intellectuelles ou littéraires (Voltaire, Diderot) ou des loges maçonniques, et de faire leurs des pratiques courantes caractéristiques des noblesses européennes, comme le salon ou le Grand Tour. D'autre part, leurs moyens souvent très importants permettent aux familles aristocratiques russes de prolonger leur séjour à l'étranger durant des années, contribuant ainsi à leur cosmopolitisme et à leur détachement vis-à-vis de leur patrie.

Le cas du baron, puis comte Alexandre Sergueevitch Stroganov semble très intéressant sous ce rapport. Il permet de voir quelles possibilités ouvrait alors la francophonie et les moyens matériels à ces nobles russes, et de déterminer dans quelle mesure ces aristocrates peuvent être qualifiés de cosmopolites. Stroganov quitte la Russie en 1752 à l'âge de seize ans pour aller à Genève. Il traverse l'Europe avec son gouverneur, qui est d'origine française, de manière significative non catholique, mais sans doute huguenot. Il fait connaissance avec divers voyageurs, allemands et français, le français lui servant de langue de communication presque partout. À

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>38</sup> Cité d'après : *Ibid.*, p. 114.

<sup>39</sup> Pour la question de l'appréciation du niveau, de l'intensité et de l'ampleur de la pratique du français, qui est la principale langue internationale à cette époque, je renvoie aux travaux de l'équipe de Bristol, et notamment au volume sur la francophonie européenne : V. RJEOUTSKI, G. ARGENT, D. OFFORD (dir.), *European Francophonie. The Social, Political and Cultural History of an International Prestige Language*, Oxford: Peter Lang, 2014.

Genève, il suit des cours en partie en français et en partie en latin, langue qu'il commence à étudier. Il écrit à cette époque une multitude de textes en français. Il fait la connaissance de Voltaire. Plus tard, de 1771 à 1779, Stroganov vit en France, où il noue des relations dans la haute société française et jouit d'une grande considération. Vladimir Somov, qui a étudié les registres de la police qui surveillait les étrangers à Paris, montre que les Stroganov fréquentent alors des diplomates étrangers, accueillent chez eux des étrangers et quelques Français de haute volée, organisent des réceptions et des concerts dans leur maison à Passy, fréquentent les salons de Madame Necker, de la marquise de la Ferté-Imbault, fille de Madame Geoffrin, etc. Alexandre Stroganov entre dans quelques loges maçonniques, il occupe notamment des fonctions importantes à la loge des Neuf Sœurs, l'une des célèbres loges parisiennes. Les loges maçonniques parisiennes sont alors de hauts lieux d'échange et de brassage interculturel. Mais les Stroganov fréquentent aussi beaucoup leurs compatriotes établis ou de passage à Paris<sup>40</sup>. Tout cela semble prouver que Stroganov devrait être qualifié de cosmopolite.

Il convient néanmoins de nuancer cette image. À l'époque de ses études, le comte écrit deux lettres sur les voyages<sup>41</sup>, qui sont un condensé de ce qu'il faut savoir sur les voyages éducatifs dont la tradition était déjà très ancienne, comme on sait. L'auteur est étranger au sentiment d'orgueil national : chaque pays, y compris la Russie, a ses « préjugés », ses « usages » et ses « modes souvent défectueuses » ; ceux qui ne quittent pas leur maison, dit-il, deviennent si imprégnés de ces clichés que ceux-ci deviennent naturels pour eux. De plus, à l'étranger, on peut trouver des gens plus éclairés dans les sciences et les arts. Mais il est difficile de dire que le jeune homme se détache mentalement de son pays. Par exemple, Stroganov parle avec fierté du génie de Pierre le Grand : le tsar a compris l'insuffisance de son éducation et est parti voyager à l'étranger pour s'initier aux sciences et aux arts. C'est un lieu commun des œuvres russes et occidentales de cette époque<sup>42</sup>. Pierre est responsable non seulement de ce que les Russes sont, mais, d'après Stroganov, également de ce qu'ils peuvent devenir. Cette formule intéressante montre que ce jeune homme comprend et assume sa propre responsabilité quant à l'avenir de sa nation. Certes, dans les années 1750, sous le règne de la fille de Pierre le Grand, la glorification de cet empereur fait partie des gestes obligés. Cependant, les lignes écrites par Stroganov ne ressemblent pas à un simple exercice rhétorique et sont pleines de convictions personnelles.

Bien que le fils d'Alexandre Stroganov, Paul, soit né en France et ait passé sa prime enfance dans ce pays, ce qui a influencé sa maîtrise des

<sup>40</sup> V. RJEOUTSKI et V. SOMOV, « Language Use among the Russian Aristocracy: The Case of the Counts Stroganov », in : D. OFFORD, L. RYAZANOVA-CLARKE, V. RJEOUTSKI et G. ARGENT (dir.), *French and Russian in Russia from The Enlightenment to the Age of Pushkin*, Edimbourg : Edinburgh University Press 2015, vol. 1, p. 61-83.

<sup>41</sup> Archives nationales russes des actes anciens (RGADA, Moscou), fonds 1278, op. 4, d 76, f° 51-58.

<sup>42</sup> Voir S. MEZINE, *Vzgliad iz Evropy. Frantsouzski avtory XVIII veka o Petré I [Regard d'Europe. Les auteurs français du XVIII<sup>e</sup> siècle sur Pierre Ier]*, Saratov, 2003.

langues en faisant du français sa première langue, son père a, par la suite, fait beaucoup pour lui faire connaître sa patrie : avec son précepteur français, le futur conventionnel Gilbert Romme, Paul a parcouru la Russie en long et en large. Il s'agit de fait d'une nouveauté éducative dans le milieu de la grande noblesse, une manière de transposer le Grand Tour en Russie. Le petit-fils d'Alexandre Stroganov et fils de Paul, prénommé à son tour Alexandre, non seulement apprend le russe d'une manière systématique, mais fait connaissance avec la littérature russe. Les œuvres qu'il lit font l'apologie de l'amour de la patrie en évoquant des moments glorieux de la défense du pays. En revanche, on peut remarquer que ce patriotisme exacerbé (on est à l'époque de la guerre contre Napoléon) n'a aucune incidence sur le choix de la langue de communication intime avec les proches : ce choix est fait, comme auparavant, en faveur du français. Force est de constater que, pour ce milieu, l'usage linguistique est dissocié des sentiments patriotiques : on peut être patriote tout en préférant le français au russe<sup>43</sup>.

Un autre exemple est celui des deux princes Golitsyne, Boris et Dmitri, fils de la princesse Natalia Golitsyna, le prototype de la vieille comtesse dans la « Dame de pique » de Pouchkine ; tout comme Alexandre Stroganov, ils font un long voyage éducatif, à cette différence près qu'ils partent plus jeunes et qu'ils restent en Occident plus longtemps. Ils traversent l'Europe en compagnie d'un gouverneur qui est suisse cette fois, mais toujours pas catholique, détail qui nous fait comprendre que l'orthodoxie reste un point d'ancrage important même dans ce milieu très occidentalisé. En revanche, ce que les parents visiblement n'ont pas prévu, c'est que l'influence du gouverneur suisse pouvait se faire ressentir dans un autre domaine. À l'âge de douze ans, le prince Boris écrit une vie de Caton le jeune ou Caton d'Utique, qui symbolise pour lui l'intégrité et le refus du luxe et de la corruption. Boris le donne en exemple à la jeune noblesse russe, à qui cet écrit est dédié, en l'appelant à chercher la vertu. Quand il décrit les Romains, on ne peut pas ne pas penser qu'il fait allusion aux grandes familles russes :

Lorsqu'ils ont aussi obtenu ce qu'ils vouloient, alors se pavanant dans leurs palais, il[s] vivent dans le luxe et la mollesse, entourés d'une foule de domestiques qui sont prêts à les adorer, et de flatteurs, qui, lorsqu'ils ouvrent la bouche, [fol. 10 v] avant que de savoir ce qu'ils veulent dire, les approuvent et les admirent. Ont-ils réellement un peu d'esprit, ils les élèvent au dessus des plus grands hommes ; ont-ils fait quelque générosité par ostentation, ils les égalent alors presque à Dieu-même<sup>44</sup>.

Et il continue, avec une critique plus directe encore :

<sup>43</sup> Pour plus de détails, voir V. RJEOUTSKI et V. SOMOV, « Language Use among the Russian Aristocracy », (art. cit.)

<sup>44</sup> Bibliothèque d'État de Russie (*infra* – RGB), Mss, f. 64 (Viazemy), boîte 79, n°11, f° 10.

À présent, il iroit à toutes les cours d'Europe, et surtout dans celles où le despotisme regne, qu'il seroit en droit de dire la même chose ; j'ose avancer de plus, que lors qu'un homme est vraiment homme, il ne peut vivre à la cour de nos monarques d'aujourd'hui, parce qu'ils ne cherchent que des flatteurs, et ce sont de pareilles gens qu'ils élèvent aux premières charges, qui gouvernent en leur place leurs états, et qui exercent la plupart du tems les plus criantes injustices à leur gré<sup>45</sup>.

Je finirai donc par dire, que si l'on veut voir des vertus, il ne faut pas les aller chercher chez les nations les mieux policées, et moins encore dans les États monarchiques ; mais il faut vivre dans les Républiques, telles que la Suisse, la Hollande, et que jamais le vice n'a si fortement régné qu'en Europe en général ; en un mot, pour que la vertu prenne le dessus, il faut qu'il arrive un second déluge<sup>46</sup>.

On voit ici une attitude très critique vis-à-vis de la monarchie ; même si la Russie n'est pas mentionnée, on peut penser que la critique s'adresse à elle, au moins tout autant qu'à d'autres monarchies européennes. Boris semble donc embrasser ici des idées caractéristiques d'un cosmopolitisme philosophique.

Par la suite, après avoir étudié auprès des professeurs de l'université de Strasbourg, puis à l'École militaire à Paris, Boris s'installe avec son frère et leur ancien gouverneur à Paris. Ils mènent un train de vie tout ce qu'il y a de plus cosmopolite : ils fréquentent la grande noblesse française et étrangère installée à Paris ; Boris lie des relations avec des littérateurs français ; il traduit et écrit des poésies en français, qu'il publie dans des journaux littéraires français. Son objectif est, de toute évidence, d'être reconnu en tant que littérateur de qualité et de faire partie des cercles littéraires parisiens. Qu'il soit obligé pour cela d'écrire dans une langue qui n'est pas la sienne ne semble pas être un problème pour lui, d'autant qu'il manie le français avec brio.

Est-ce que dans cette situation les deux frères se considèrent comme parfaitement intégrés dans cette société cosmopolite, ou bien, malgré ces signes évidents de distanciation culturelle par rapport à leur pays d'origine, se positionnent-ils comme Russes ? En effet, on pourrait penser qu'un aristocrate étant resté une dizaine d'années à l'étranger, fréquentant surtout des étrangers, parlant et écrivant en français, devrait avoir du mal à garder un sentiment fort de son origine nationale. On n'a pas beaucoup d'indices qui nous permettraient de juger de cette question. On ne trouve pas de lettres ou d'autres documents en russe écrits par les deux frères pendant cette période (en tout cas nous n'en avons pas vu), en revanche on a des centaines de pages écrites en français. Cependant, quelques indices nous permettent de voir que ces aristocrates n'oublient pas leurs origines nationales. Par

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, fol. 12v-13.

<sup>46</sup> *Ibid.*, fol. 15v-16.

exemple, ils célèbrent, dans la mesure du possible, les fêtes orthodoxes. Réagissant à un événement, Dmitri Golitsyne écrit qu'il réagit comme un étranger :

Le tiers jusqu'à présent emporte pourtant la balance. Tu verras que le Roi a prononcé un discours Royal, mais les communes ne lui ont pas cédé. Les soldats de tous les différents régiments ont refusé de marcher, disant qu'ils s'étoient engagés pour servir contre les ennemis et non contre leurs propres concitoyens. Aussi je crois qu'avec ces beaux sentiments ils laisseroient le Roi en danger si par hasard il s'y trouvoit. Je vous assure qu'ils sont heureux de ce que je ne suis pas colonel ici, car je ferois décimer mon régiment s'il ne m'obeissoit pas et je dirois au soldat : tu t'es engagé pour faire ce qu'on t'ordonne et non pour raisonner. Voilà que je m'échauffe, mais je parle en militaire et peut-être aussi en étranger<sup>47</sup>.

En revanche, pendant cette période, le fait d'utiliser systématiquement le français au lieu du russe n'évoque aucun commentaire des Golitsyne et semble tout à fait naturel. On pourrait s'étonner de cette préférence exclusive pour le français de la part des Russes dans les années 1780-1790. À cette date nombre d'œuvres littéraires et journalistiques russes ont déjà ridiculisé la préférence exclusive pour le français ou pour les choses françaises. Qui plus est, dans le milieu de la grande noblesse elle-même, l'usage immodéré du français rencontre parfois des réserves. On pourrait citer l'exemple du prince Mikhaïl Chtcherbatov, historiographe russe bien connu qui, dans ces mêmes années, refuse systématiquement d'utiliser le français en s'adressant à ses compatriotes<sup>48</sup>. Cependant, les Golitsyne semblent ignorer cette controverse et probablement ils n'en savent réellement rien, car ils sont restés trop longtemps à l'étranger. En revanche, on se tromperait en prenant le français (tout comme d'autres traits de l'éducation aristocratique) pour le signe d'un quelconque cosmopolitisme ; les Golitsyne et leur mère considèrent, semble-t-il, leurs succès mondains et littéraires comme relevant non seulement de leur mérite personnel, mais aussi comme un mérite qui revient à la nation russe, un peu comme Stroganov qui voyait son succès dans les études comme continuant, à sa manière, le travail d'eupéanisation de la Russie commencé par Pierre le Grand.

Plus tard, en Russie, Boris Golitsyne sera touché par cette nouvelle attitude envers la langue, qui voit dans le russe non seulement un outil d'expression comme les autres, voire moins perfectionné que certaines autres langues européennes, mais aussi un idiome national, la quintessence d'une longue tradition culturelle, et même bientôt de l'esprit du peuple (ou *Volksgeist*, comme on dirait en Allemagne). On sait que, faisant en Russie

<sup>47</sup> RGB, Mss, f. 64, boîte 94, n°30, fol. 15v.

<sup>48</sup> D. OFFORD et V. RJEOUTSKI, « French in the Education of the Nobility: Mikhail Shcherbatov's Letters to His Son Dmitrii », à l'adresse: <https://frinru.ilrt.bris.ac.uk/introduction/french-education-nobility-mikhail-shcherbatov%E2%80%99s-letters-his-son-dmitrii> (consulté le 10.12.2014).

partie d'un cercle littéraire, Boris Golitsyne demandait à d'autres membres de ce cercle de l'arrêter s'il commençait à parler français. Les cas de ce genre ne sont nullement isolés. Michelle Marrese cite celui de Mariia Moukhanova qui, en 1828, en écrivant à son frère, se reprend et s'excuse d'avoir utilisé le français dans sa lettre précédente, et affirme qu'elle a toujours préféré s'exprimer en russe<sup>49</sup>. Elle attribue son choix du français à son caprice de femme. Pour beaucoup de nobles, c'est plutôt un choix de facilité : pendant longtemps, ils ont appris l'écriture en français et peu, voire parfois pas du tout en russe, l'usage de leur langue nationale leur coûte donc un certain effort.

Il faut peut-être rappeler la théorie de Youri Lotman qui, se basant sur des exemples tirés de la littérature et des sources mémorielles, considérait que la noblesse russe était aliénée de sa propre culture, qu'un noble russe se comportait comme un étranger dans son propre pays. Il devait donc continuellement jouer un jeu, et cette théâtralité, croyait Lotman, était l'un des traits marquants d'un noble russe. En d'autres termes, le noble russe était un être intérieurement déchiré, à la fois cosmopolite et russe. Michelle Marrese défend au contraire la thèse que, dans le milieu de la noblesse, l'usage du français et les manières « occidentales » pendant longtemps ne posaient pas de problème identitaire.

On peut aussi se demander si ce qu'on dit de l'occidentalisation de cette noblesse correspond à la réalité. Priscilla Roosevelt a par exemple insisté sur les superstitions que les nobles partageaient souvent avec les paysans<sup>50</sup>. On oublie parfois que l'éducation spirituelle était confiée à un prêtre orthodoxe, et que ce lien avec le pays et avec sa religion était important. De plus, si on a raison de penser que l'éducation d'un aristocrate russe était très occidentale (elle était assurée surtout par des occidentaux et était basée sur l'apprentissage des langues occidentales), on se tromperait en pensant que la Russie, sa culture, son histoire en étaient totalement absents. Nous avons pu trouver au moins deux manuels d'histoire russe, écrits en français il est vrai, destinés à l'aristocratie russe, ce qui montre, à notre avis, que les besoins de connaître ses racines pouvaient d'une certaine manière être pris en compte dans cette éducation, même quand elle était assurée exclusivement par des étrangers.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, on verra plusieurs cas de figure parmi cette noblesse très européanisée : des convertis comme la comtesse Swetchine ou le père Jean Gagarine, des opposants politiques comme le prince Pierre Dolgoroukov, des gallophobes écrivant en français comme le comte Fedor Rostoptchine, ou des promoteurs de la littérature russe en Occident comme le comte Orlov, qui réalise grâce à son énergie et à son argent une étonnante édition de fables de Krylov traduites par plusieurs dizaines de traducteurs français et italiens.

<sup>49</sup> M. MARRESE, « 'The Poetics of Everyday Behaviour' Revisited. Lotman, Gender and the Evolution of the Russian Noble Identity », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, n°11 (2010), p. 701-39.

<sup>50</sup> P. ROOSEVELT, *Life on the Russian Country Estate : A Social and Cultural History*, New Haven, Yale University Press, 1995.

Ce qu'on remarque, c'est que, même se plaçant en opposition au régime politique russe ou à la tradition spirituelle russe, ces nobles restent la plupart du temps liés à la Russie et ne coupent pas ce cordon ombilical.

### *Conclusion*

Le mot « cosmopolite » n'est véritablement utilisé par les Russes qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. En russe, à la différence du français, son sens est surtout négatif, désignant une personne qui ne se soucie pas de son pays, qui est un anti-patriote. Cette évolution a été de toute évidence préparée par l'image dépréciée de la langue française et de l'éducation nobiliaire, dont le français est alors l'un des principaux piliers, qui se répand en Russie dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Aux yeux de certains, le noble russe devient ainsi un être détaché de son pays par l'usage immodéré de la langue française et la préférence donnée aux objets et aux pratiques culturelles non-russes. Cependant, l'étude de quelques figures d'aristocrates russes extrêmement francisés, qui pourraient être considérés comme des cas extrêmes d'un cosmopolitisme mondain favorisé par l'usage du français, permettent de relativiser ces représentations. En effet, ces aristocrates, loin de se couper de leurs origines nationales, continuent de se positionner comme russes, voire considèrent que, d'une certaine façon, ils représentent leur pays dans les sociétés occidentales. On peut donc penser que la diffusion de l'éducation « française », l'usage intensif du français et les séjours en Occident n'ont pas conduit à l'apparition d'une couche importante de cosmopolites en Russie à cette époque. Il n'est évidemment pas possible de fournir des données statistiques pour corroborer cette thèse, cependant ces quelques cas permettent de mettre en doute les *a priori* existants.